

AUX AMOURS

LOÏC DEMEY

AUX AMOURS

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021.
ISBN : 978-2-283-03461-3

*À la fin subsistera une question,
persistante et irrésolue. Il faudra
la soumettre aux coquelicots, nous
n'aurons pas d'autre choix.*

Otto Sfortunato, *Ombra*

*Mais il n'en reste pas moins que
les grandes passions se préparent en
de grandes rêveries. On mutile la
réalité de l'amour en la détachant
de toute son irréalité.*

Gaston Bachelard,
La Poétique de la rêverie

Où êtes-vous, je veux dire à quel endroit, dans quelle ville, vers quelle maison de quel quartier de cette ville, je veux dire le nom du passage, de la placette, de la rue que regardent vos fenêtres, chemin du Désert, avenue Louise-Labé, allée de la Muette, je veux dire le numéro *bis* ou *ter* de cette habitation, les coordonnées géographiques, la longitude précise et la juste latitude, l'altitude circonstanciée, la température moyenne en été, la proximité ou non de l'océan, la compagnie éventuelle des montagnes, d'un ruisseau masqué sous une natte de

roseaux à massette, l'horizon chatoyant des champs de colza, d'une roseraie buissonneuse, d'un gisement de jacinthes sauvages, je veux dire les pigments de la façade et des contrevents, le vernis craquelé de la porte d'entrée, le toit en tuiles ou paré d'ardoises, un petit jardin à l'arrière ocellé de bosquets de pivoines rouges, une terrasse couverte de caillebotis, l'ombre d'un acacia et sans doute n'y suis-je pas du tout, je me perds en erreurs parce que vous vivez dans un immeuble de quelques étages, trois ou quatre sans ascenseur, vous louez un appartement prolongé d'un étroit balcon sur lequel vous avez installé une table, deux chaises en vis-à-vis et des pots de fleurs, des impatiens, des pétunias, des bacs où grandissent des herbes aromatiques, thym, estragon, basilic, je veux dire une maison ou un appartement, les paysages qui s'étendent

autour et pas seulement, aussi la partie de ce logement où vous demeurez le plus souvent, votre chambre, la cuisine, la salle à manger, je veux dire le papier peint sans motifs ou la peinture laiteuse des murs, la lame de parquet qui grince au pied de l'escalier, la pose en chevron du carrelage, la décoration frugale, ce tableau révélant en peu de traits les courbes d'une jeune femme, les luminaires en métal ajouré, les ampoules qui accordent une lumière souple, tamisée, la commode en bois de noyer sur laquelle joue un vieux tourne-disque, la musique d'un compositeur islandais qui ravive vos souvenirs d'un ancien voyage, le miroir où je n'aperçois pas votre reflet et votre position dans cette pièce, assise dans un fauteuil bleu d'Anvers au dossier capitonné ou allongée sur le sofa en velours, peut-être debout derrière le voilage gris d'un rideau que vous

repoussez en poursuivant du regard
une automobile de la même teinte,
quoique légèrement plus claire, qui
s'esquive dans le virage serré que trace
la route pour éviter l'étang, je veux
dire l'endroit, la pièce, votre position
comme le moment, l'heure du soir, de
la nuit ou en cette fin d'après-midi
quand vous décidez de me rejoindre,
je veux dire vos lèvres en floquée de
nuages, vos yeux orageux, le nez
foudre, votre visage aux couleurs
hâlées des lisières à l'instant du cré-
puscule, des pieds grêles sur des talons
argentés, les cheveux noirs emmêlés
de vent, votre blue-jean retroussé qui
met à nu vos chevilles et les liserons
qui s'enroulent autour, vos pas qui
sinuent entre les flaques, sur les trot-
toirs rincés puisque le ciel se vide,
débonde en monceaux de flotte et
d'étincelles, se déverse dans les rues
en tambourinant les têtes, les eaux

remontent la terre et les graviers ocres des parkings, les caniveaux dégorgent, le dos de la rivière bientôt se cambrera, elle débordera, inondera les caves, les venelles et les courettes que traverse votre souffle brusque et court, ce tic ravissant qui éclot au coin de votre bouche si s'élève votre mécontentement, le regard froncé et l'air de m'en vouloir d'avoir insisté, *maintenant, j'aimerais vous voir maintenant*, tellement insisté et que vous marchiez à moi et que vous traversiez la ville sous l'averse, j'aurais pu attendre, nous avons déjà tant attendu, nous ne sommes plus à un déluge près, votre envie soudaine de filer qui surprend puis dépasse celle de m'embrasser, celle de réchauffer vos doigts au cœur battant de mon torse, ce demi-tour qui me laisse seul à côté de l'arbre au tronc creux sous lequel je n'ai pas osé me réfugier afin d'être aussi détrempe

que vous qui n'arriverez pas jusqu'à moi, il est tard, trop tard, vous êtes repartie avant de me parvenir, les lignes de lampadaires tour à tour s'illuminent, les rares passants qui résistaient à l'appel du souper rentrent chez eux ou repoussent l'échéance, boivent un dernier verre dans l'un des bars aux néons orange et grésillants qui encerclent la grand-place, un dernier verre au bout d'un dernier verre, les magasins plient et sortent les cartons, baissent les rideaux, les vitrines se rembrunissent, les boutons d'or et les dents-de-lion s'ensommeillent embobelinés dans leurs pétales, les chauves-souris partent à la chasse, les chiens errants se faufilent sous le feuillage des haies quand même la pluie s'en est allée ou alors autre chose, une autre histoire, encore la nôtre mais dans un cadre changeant que je crée pour nous, l'allure lente,

qui flâne, votre robe en pâtis de coquelicots, des ballerines jaunes à moirures, la peau ambrée de vos bras et de vos cuisses couvée par les premiers rayons de soleil, la clarté tiède et blanche de début mai, vous n'avez rien prévu de faire aujourd'hui, vous n'avez établi aucun plan, juste vous rendre où mes mots prétendent vous mener, à l'intérieur de la chapelle Sainte-Hélène, au bord du canal de la Sambre que vous poursuivez jusqu'au grand saule, à l'extrémité de la presqu'île aux Orangers où sur le banc je me tourne, me retourne, guettant l'illusion précédant votre présence et je vous appelle pour vous conduire ici, je vous appelle sans prononcer votre prénom, je vous appelle les paupières closes en espérant jusqu'à cent, je vous appelle en fixant les confins de l'allée de tilleuls, je vous appelle en chuchotant les mélodies que vous affectionnez,

je vous appelle entre les plumes des cygnes, à travers les roues des bicyclettes, jetant des cailloux qui rebondissent à la surface quiète de l'eau, je vous appelle depuis la première marche de la passerelle, je vous appelle en me rongant les ongles, rajustant le col de ma chemise et époussetant les particules de terre qui couvrent mes chaussures à force de gratter le sol, je vous appelle et vous êtes là, assise auprès de moi, je ne vous ai pas vue approcher, vous ne me regardez pas, vous retirez votre capeline pour vous éventer, votre chevelure est blonde, attachée en un lâche et efflorescent chignon, vos yeux clignent puis se ferment pour compter de un à cent et assurer que c'est bien vous, et le frissonnement de la brise dans la frondaison des tilleuls, et l'orgue de Barbarie qui interprète les refrains que nous danserons, et les cygnes qui s'envolent

quand la troupe des bicyclettes s'élance, et les enfants qui font des ricochets depuis l'échine du ponton en acier, c'est bien vous qui entrouvrez votre sacoche et sortez le livre que vous avez emporté, dont j'aperçois la couverture au moment de rompre le silence, chancelant et craintif à vous demander le titre du roman et les auteurs que vous appréciez, puisque je ne sais rien de vous ne connaissez rien de moi, je vous suppose, je vous présume, je vous soupçonne autant que je vous cherche, je donne du brillant à vos cils, je prête du rose à vos tempes, j'ajoute des grains de beauté aux crêtes aiguës de vos épaules, une bouche à votre sourire, une voix de chardonneret aux remous de votre langue, demain vos paroles, votre visage et votre silhouette se seront effacés, alors je vous inventerai encore, je vous chercherai encore, je vous attendrai

ailleurs et nous nous retrouverons comme si jamais nous ne nous étions quittés, vous serez une autre déambulant dans une nouvelle histoire, la même mais au cœur d'une scène différente que je façonne, inlassablement, jusqu'à ce que vous consentiez à m'apparaître, vous êtes en chemin, encore aux abris des mots que je bafouille à vos joues de soie, à la fournaise de votre front, à vos yeux brûlés d'être si avidement visés par mes yeux, des mots éparpillés et chaotiques qui balbutient comme je vous chéris maintenant de vous avoir tant espérée, désirée, réclamée depuis toutes ces années et durant l'immensité de cette vie, dans la lenteur engourdie des matins, au sillage de l'indolence des jours, parmi les silences tenaces et les replis de la nuit jusqu'à confondre la chair noire du ciel avec le tissu épais de votre pèlerine, les feux de

navigation des avions et les astres qui filent pour propager la bonne nouvelle, les lucioles qui dorent la souche, la veilleuse derrière les carreaux, votre regard qui poudroie, l'aube et l'imminence de votre incarnation, la caresse de vos doigts et l'hypocrisie de la brise, l'évidence du vide, le trop-plein de votre absence, vous empruntez un sentier sinueux, escarpé, à flanc d'une sempiternelle colline qui lie le semblant de sérénité que je conserve à mon incommensurable empressement, une faible piste sillonnant une vaste plaine, une vallée ample, un ravin aride où ne coule plus l'oued asséché, évaporé, disparu, si bien que vous y êtes égarée sans que je puisse aller à votre rencontre, je dois attendre ici, imaginez si nous marchions l'un à l'autre sur des routes parallèles, séparées par des broussailles de fleurs et d'épines, nous serions si proches,

presque à nous sentir, presque à nous apercevoir, à un cheveu de nous toucher sans détenir la conscience de l'instant avant de nous séparer puis de nous éloigner, imaginez si nous progressions l'un vers l'autre à la boussole des instincts, il suffirait de mal compter, d'une infime négligence, d'un moment de confusion pour suivre la mauvaise direction à la mauvaise intersection, de ne pas deviner le flambeau rendu aveugle par la bruine, de prendre cette étoile pour une lanterne, de ne plus différencier Vénus d'Alpha du Centaure, un cèdre d'un mélèze, de dévier d'un seul degré pour au final nous manquer, ou pire ne pas nous reconnaître sous nos chapeaux, derrière nos foulards, et des kilomètres plus loin, des semaines plus tard, vous vous retrouveriez ici et je vous chercherais là-bas, nos positions seraient inversées et nos efforts réduits au

désert, comprenez que je privilégie la retenue à l'audace, la tempérance à l'effervescence infructueuse, je préfère être enduit de poussière, de perles de rosée et de filins d'araignées plutôt que de courir confusément les prairies, le cortège des cimes, l'opacité des abîmes, je choisis de m'asseoir et de m'attarder dans la langueur de mes journées, otage de la torpeur de mes songes à interroger à distance les villages, la campagne, l'horizon et les arrière-plans de l'horizon, arrimé à mon désir pour vous, cramponné au pressentiment de votre accession, vous approchez, il ne peut en être autrement, même à pas lents et hésitants, je détiens la conviction de vous repérer au fin fond du paysage, tout d'abord point minuscule dans les strates floues du lointain puis ondulations parmi les vapeurs, enfin silhouette drapée de couleurs et de netteté, je sursaute

au craquement des branches, à la chute des pommes sur le tapis d'herbe, je vacille à l'accélération des voitures, au téléphone que je laisse sonner, au hululement de la chouette, au clic du thermostat qui met en branle la chaudière, aux querelles des chats qui adoptent les pleurs angoissés des nouveau-nés, aux cris de la mésange prévenant les autres mésanges du danger, à l'agacement des atomes dans le rai de lumière et à mon propre énervement qui soudain voudrait que je m'active, qui s'insurge contre mon immobilité, mon apathie, du nerf il dit, du cœur, de l'entrain il fait, remise le pot de miel au placard il me commande et va-t'en examiner sous les pierres, élargir les layons, frayer des chemins, déplacer des montagnes, fouiller les fourrés, les souterrains, les maisons et les fortins abandonnés, va-t'en hurler dans les rues, déclarer ta

flamme au milieu des clairières, coller des affichettes, composer une romance, consulter les registres, passer les puits, les combes et les fleuves à l'épuisette, allumer toutes les lampes de toutes les pièces pour transformer ton logis en sémaphore, mettre de grands vases aux fenêtres et jeter des bouteilles à la mer, pendant que je m'en tiens à accrocher mon regard à un courant d'air, une libellule, une queue de lézard ou un grain de pollen qui pourrait me mener au plus petit indice de votre existence, à questionner de murmures les promeneurs qui toujours, avant de me répondre, exigent des renseignements à propos de la couleur de vos vêtements, de vos yeux, la longueur de vos cheveux, vos us et habitudes, l'envergure de votre voiture, la hauteur de la selle de votre bicyclette, veulent apprendre si vous voyagez seule ou accompagnée, votre taille, environ

vosre taille, au moins vosre âge ou à peu près vosre âge, sans être en mesure d'admettre que je ne sais rien de vous ne connaissez rien de moi et, intiment convaincus de leur jugement, attestent qu'il n'est plus au temps de brûler pour ces choses-là, les rêveries, les divagations et la persévérance ne sont plus de mise, vous évoluez selon eux dans les tâtonnements des surlendemain, vous fréquentez les serpents de mer et les chimères quand les élucubrations désormais sont à bannir, le présent siècle se consacre à l'ostensible, au consommable, au délectable, même si ce qui est perceptible se situe de l'autre côté du globe et si sa réalité tergiverse, flotte à la surface de l'équivoque, l'époque accepte de spéculer à la seule fin de prospérer, de s'empâter, elle s'adonne au virtuel, en aucun cas à l'invisible, il suffit d'apercevoir pour croire, sans oublier d'aussitôt propager